

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir: 46, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sotelo

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1.00	1.20
Trois mois	3.00	3.50
Six mois	5.50	6.00
Un an	10.00	10.50

Nombre de jour... \$ 0.04
Ancien... \$ 1.10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Pour entretenir le tapis.

Il est d'usage connu, dans les cercles interlopes et les grands tripots du monde où l'on joue, que si les joueurs manquent un peu à l'heure de la partie, quelques amis de la maison, munis d'une poignée de louis, les remplacent. Cela s'appelle entretenir le tapis et donne aux gogos le temps d'arriver, pour la bataille décisive où vient d'écrouler d'ordinaire les enjeux francs.

Nos politiciens sont en train de s'amuser à quelque chose de pareil. En attendant l'heure par eux choisie pour le vrai comble, pour la partie dont la future présidence est l'enjeu, on entretient le tapis politique au moyen de propositions et de contre-propositions, de manifestations et contre-manifestations, de proclamations et contre-proclamations, dont il serait puéril de tenir grand compte.

Les joueurs sérieux savent bien que tout ce bruit, tout ce fracas, tout ce cliquetis de documents reste sans résultat et ne saurait avoir de portée.

Engagés devant le public par des serments réitérés, et devant leur pot au feu par des besoins viscéraux, les adversaires de M. Cuestas, ne sauraient passer désormais sous les fourches caudines de la candidature Cuestas, sans faire miracle de paraître plus vils encore que l'on ne juge d'ordinaire leur majorité ni sans mettre en révolution le personnel de leurs cuisines. Il est des hontes auxquelles les plus courants ne sauraient se résigner, des vœux domestiques que les plus braves ne voudraient pas affronter.

Esperer que la résolution du Congrès Colorado y changera quelque chose est un leurre. Escompter l'expédition naguère préconisée par La Nación serait tout simplement inepte.

La solution populaire est autre. Elle consiste à renvoyer devant l'électeur les pseudo-représentants et à faire une fois pour toutes un honnête appel au peuple.

Le vœu des citoyens et des grands intérêts du pays est connu à cet égard depuis longtemps. Ajournar la satisfaction qu'on lui doit est prolonger inutilement une situation aussi fautive, et aussi ruineuse que périlleuse.

La déclaration du Congrès réuni hier était superflue. Chacun sait bien, en effet, qu'il n'y a d'autre issue possible à la lutte engagée, que la soumission de M. Cuestas et de ses amis à la collectivité honnête par le peuple ou le licenciement de cette collectivité usurpatrice.

Pourquoi différer?

OPINIONS

COLONISONS... A L'INTÉRIEUR

Expansion coloniale! En voilà un sujet qui, dans ces dix dernières années, a fait verser des flots d'encre et couler des flux de paroles. A propos de tout et de rien, ce mot revient comme un battant de cloche. C'est une idée fixe, une obsession, je n'ose dire un dada, par respect pour cette idée, et par égard pour tous ceux, non moins bien intentionnés, qui l'embellissent le pas. Il semble que tout à coup on vienne à découvrir l'Amérique. Et si l'on ne va pas jusqu'à conseiller à tous les hommes valides l'émigration en masse, à laquelle ils ont été mal préparés par leur éducation et leurs habitudes, du moins sont-ils sommés énergiquement de pousser leurs enfants dans cette voie. Plus de carrières libérales: elles sont tellement encombrées... Plus de métiers sédentaires, cela est si peu civil... Quant aux fonctions de l'Etat, l'horreur!... Mon Dieu! il y a peut-être quelque chose de vrai là-dedans, mais il ne faudrait pourtant pas exagérer.

Naturellement les éducateurs de la jeunesse ont agité dans cette voie, les laïques d'abord et la vieille Sorbonne a retenu sur ce sujet de harangues enflammées. C'est le tour des instituteurs religieux, non qu'ils y tiennent tant que cela, mais parce qu'il faut marcher avec son temps. Et c'est ainsi que l'autre jour, à la maison d'éducation d'Arcueil, dont il est le supérieur, le père Didon,

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(17) Du 25 Janvier 1898

ÉMILE ZOLA

PARIS

Livre premier

— Ah! oui, cette œuvre dont mon fils a désigné je lussais... Mais monsieur l'abbé, je n'ai jamais mis les pieds aux sœurs de comités. Comment voulez-vous que j'intervienne, n'ayant à coup sûr aucune influence?

De nouveau, les figures unies de Gérard et d'Ève venaient de se dresser devant elle, car la rencontre première des deux amants avait eu lieu à l'Asile. Et déjà elle faiblissait dans sa maternité toujours souffrante, bien qu'elle eût le regret d'avoir donné son nom pour une de ces entreprises charitables à grand tapage, dont elle réprouvait les abus intéressés.

— Madame, insista Pierre il s'agit d'un pauvre vieillard qui meurt de faim, Ayez pitié, je vous en supplie.

Bien que le prêtre eût parlé bas, le général s'approcha.

— C'est encore pour votre vieux révolutionnaire que vous venez. Vous n'avez donc pas réussi près de l'administrateur? Dame! il est difficile de s'attirer les regards des gais, car ils étaient les maîtres, nous balançaient tous comme ils disent.

M. de Larombière approuva d'un hochement de menton. Depuis quelque temps, il était hanté par le péril anarchiste.

avec cette rudesse familière aux orateurs du la chair faisait entendre de dures paroles aux parents assemblés.

«Les enfants que vous m'avez confiés, je les élève pour les arracher à votre inquiétude tendresse, pour en faire la semence de notre race à travers le monde. Je les prends dans leurs nids tout ouverts pour leur faire subir la dure préparation qui doit leur permettre de s'enlever au delà des mers.»

C'est très bien dit; cela a été fort applaudi par les parents, lesquels, cet hommage rendu à l'éloquence du Révérend Père, se seront tranquillement remis à supputer les chances d'admission de Pierre à l'École de Saint-Cyr, à discuter l'opportunité qu'il y aurait à pousser Paul dans la carrière diplomatique, n'était l'inconvénient des résidences trop lointaines. C'est qu'il n'est pas de mouvement oratoire qui puisse faire remonter les courants établis, lorsqu'il ne répond pas à un état d'âme préexistant du façon plus ou moins consciente chez les auditeurs.

An fond, tout cela, rhétorique pure, ou emballlement irraisonné. Chacun sait où devrait savoir qu'à demander trop, on risque de ne rien obtenir; qu'il faut en tout de la mesure et de la gradation, et qu'à un malade amoli par le bien-être, anémie et névrosé par la manque d'air et d'exercice, un médecin se serait mal venu à prescrire d'entrée de jeu l'ascension du Popocatepetl.

Car, amollie, anémiée, névrosée, elle est notre race et elle a pour cela de trop bonnes raisons. Quinze années de guerres folles à travers le monde, laissant le pays saigné à blanc; une bonne demi-douzaine de révolutions, chacune à son tour, en changeant l'orientation et en bouleversant l'assiette; la mise en question perpétuelle des principes sur lesquels repose l'ordre social et s'appuie la conscience individuelle; l'acuité de la lutte pour l'existence augmentant dans la même proportion que le goût du luxe et la recherche passionnée du bien-être, tel est le bilan du siècle, et voilà de quoi avoir raison des plus robustes tempéraments. Le mal n'est pas inguérissable sans doute, et nous en guérirons, du moins faut-il l'espérer. Tout de même, il y a un moment à passer, des précautions à prendre, des transitions à ménager, toute une médication opportuniste dont nous avons les éléments sous la main; aux lieux et place, de cette thérapeutique violente, qui, à juste titre, épouvante et rebute le malade.

Coloniser au dehors, dans des régions au climat souvent meurtrier, rompre avec les liens si étroits qui nous attachent à notre sol, à notre famille, à nos habitudes, pourquoi ce la, alors que, sans sortir de chez nous, nous pouvons faire plus et mieux. Quand l'agriculture manque de bras, quand on voit, dans certains départements, des fermes restées en friche faute de preneurs; quand le propriétaire campagnard, hors ceux à qui une énorme fortune permet de mener la grande vie de château, se désintéresse de ses intérêts ruraux, et même ne songe qu'à se défaire de sa terre comme d'une charge trop lourde pour aller grossir le nombre des citoyens ne connaissant plus de la nature que ce qui s'en aperçoit par la portière d'un wagon; quand à son exemple, le paysan abandonne les champs pour la ville faisant la pléthore ici en même temps que le vide là-bas, ne serait-il pas infiniment plus opportun de prêcher le retour à la terre, la bonne mère nourricière, dure quelquefois, sans doute, mais à ses propres enfants, moins cependant. Beaucoup moins que ne leur serait un sol étranger où ils ne trouveraient ni les horizons familiers, ni les attaches d'affection et d'habitude, ni toute cette ambiance naturelle formée de mille éléments divers qui leur épargne l'effort d'une acclimatation préalable.

Que tout ce qui demeure chez nous d'énergies disponibles, de force d'endurance, au besoin d'esprit, d'abnégation et de sacrifice, se consacre à cette tâche et ce sera déjà un joli pas de fait et un grand progrès d'accomplissement.

Ne croit-on pas, en outre, que le problème de la natalité aurait fait ainsi un grand pas? C'est une chose, en effet, d'élever une nombreuse famille au milieu des difficultés et des étroitesse matérielles de la grande ville; c'en est une autre de la mener à l'aisance, de lui donner le plein air et la largeur au moins relative de la vie des champs. Même si j'osais me permettre un plaisir en la matière, je dirais que l'absence de toute autre distraction aurait pour effet de mettre celle-ci en valeur et en honneur. Et de fait, quoi de plus égayant qu'un essaim de petites têtes brunes et blondes éparpillées à travers prairies et vergers, les mêmes enfants qui à la ville, dans nos appartements exigus et nos chambres contiguës, dorment si facilement insupportables aux autres et à eux-mêmes.

Quand plusieurs générations auront été mises à ce régime qui leur referra du sang et des muscles; quand les enfants, plus robustes seront en même temps plus nombreux, quand il ne restera plus en France un coin de terre qui ne donne son maximum de rendement, alors il sera temps de consacrer à l'expansion coloniale l'excédent des forces qui ne trouveront plus à s'employer dans la métropole. Demander le plus quand on ne peut obtenir le moins fait songer à ces gens qui doivent toujours se faire bâtir un hôtel de cent mille écus, mais qui, en attendant, habitent au cinquième un appartement de quinze cents francs.

Marie-Anne de Hotel.

Souffrance d'Amour

Etrange, bien étrange, la lettre que je viens de recevoir!

J'en extrais, pour les citer, ces quelques lignes où se résume toute la pensée de ma correspondante: «Vous prétendez, monsieur, que la jalousie est un sentiment absurde. Ce la vous plaît à dire; mais la jalousie n'en est pas moins un fait. Pour ma part, je suis jalouse, très jalouse, et, puis-je vous le dire, j'ai mérité de donner des conseils, dites moi ce que je dois faire vis-à-vis de celui qui me fait souffrir! Lui laisser voir ce que je souffre ou lui cacher? Un peu sec, ce menu propos, mais touchant, en effet, à un des points les plus délicats de l'existence amoureuse».

Et, d'abord, madame, sommes-nous bien d'accord sur le sens précis du mot: jalousie? S'agit-il, dans l'espèce, d'une blessure à votre amour-propre ou d'une blessure à votre amour? La première est la plus commune et la seule dont je me sois déintéressé, parce que la vanité offensée n'a rien à faire dans les choses de sincère passion. Quant à l'autre, la plus rare, je lui ai toujours gardé toutes mes pitié et je n'ai jamais trouvée absurde, au contraire, qu'un être souffrit de se savoir moins uniquement aimé qu'il ne l'espérait. Oh! cette jalousie-là, je ne l'ai jamais raillée, en ayant trop connu la torture; j'ai simplement tenté d'en définir et d'en mesurer les droits. Eh bien, madame, ils sont modestes, et il convient de ne les faire valoir qu'avec une extrême discrétion.

Que vous ayez un chagrin profond de voir celui que vous aimez seul ne pas vous répondre avec une tendresse aussi exclusive que l'est la votre, je n'en conçois que plus d'estime et de sympathie pour votre nature et la sincérité de vos sentiments. Mais que vous vous en indigniez, comme d'une chose monstrueuse, voire d'un crime, voilà ce qui excède ma raison. Volontiers, je vous dirais avec l'Ecriture: Ne irascimini et nolite peccare. Parez si vos yeux sont lourds de larmes mais ne vous mettez pas en colère. La colère est puérile contre les fatalités. Nous emportons-nous parce que le jour finit et parce que l'automne disperse la beauté des choses? Pourquoi voulez-vous que des sentiments, qui vous paraissent si naturels quand ils s'adressaient à vous, deviennent coupables parce qu'une autre en est l'objet? Ici, je retrouve encore ce froissement de la vanité qui vous faisait croire que jamais des charmes ne pouvaient être préférés aux vôtres. Tous les sophismes du monde feront pas la fidélité en amour, soit un devoir. Je sais qu'elle devient, dans la fiction du Code, mais c'est de ce mensonge que le mariage est en train de mourir, ne constituant plus que des liens faciles à rompre, comme les autres. La fragilité

humaine à triomphé de la volonté du législateur. C'est qu'elle constitue un droit indéniabie: celui d'aimer. L'être qui l'abandonne déchoit et celui qui ferme volontairement, avant d'être arrivé à la dernière page, le livre où est écrit le seul poème de la vie, est un fou et presque un impie.

Et puis, madame, seriez-vous si fière que cela d'être aimée par devoir? Je dis aimée par politesse. Je ne saurais concevoir, pour moi, une humiliation plus grande; et comme je rendrais vite, si fort que je l'aimai — sa liberté à l'être qui me ferait sentir que sa liberté était un sacrifice. Ce qu'il vous faudrait reconquérir, madame, ce qui vaut seul que vous le pleuriez et le souhaitiez tout ensemble, c'est moins la constance exclusive et matérielle de celui que vous aimez que son désir de vous et de votre beauté qui semble s'être éteint en lui, qu'un renouveau sincère de ses tendresses charnelles d'autrefois, que la lassitude véritable et inconsciente chez lui de tout ce qui n'est pas vous-même. C'est seulement pour ces biens perdus que vous pouvez dignement combattre. Avec quelles armes? Nous en causerons tout à l'heure. Car si je vous dis là des vérités douloureuses, je ne voudrais pas vous désespérer, et, si je vous refuse absolument ce droit de vous indigner, je ne vous conteste pas, un moment, celui de lutter pour la défense de ce qui est toute votre âme.

Ceci me conduit à répondre à votre question essentielle: Une femme jalouse doit-elle se laisser voir ou se cacher à celui qui est l'objet de sa passion? Il faudrait d'abord, pour moi, que celui-ci fût un grand serin pur ne pas s'en apercevoir. Il serait un serin plus grand encore, d'ailleurs, s'il en paraissait flatté. J'ai vu des imbéciles inspirer des jalousies effroyables, à se demander si ce qu'on aimait, en eux, n'était pas leur extraordinaire bêtise. J'espère que vous avez fait un peu plus digne de vous. Car c'est de l'opportunité de ce choix que dépendra ma réponse. Dépouillez votre idole, un instant, du prestige dont votre imagination aime à l'envelopper pour juger l'homme n-tement. Est-ce un egoïste? Alors, rien à faire. Est-ce, au contraire, un être de sentiments délicats, fraternels aux autres et pitoyables à tout ce qui souffre? Vous pouvez espérer que l'intuition, bien préparée par vous, de votre longue douleur et de votre patiente tendresse vous le ramène un jour.

Je ne parle même pas des querelles que la jalousie pourrait vous inspirer. C'est la maladroite suprême vis-à-vis d'un homme qui, n'étant pas assez stupide pour être orgueilleux de ces manifestations, n'en ressent que le côté insupportable; qui, n'étant pas assez naïf pour croire que votre propre tendresse vous constitue des droits sur son cœur, n'en ressent qu'un besoin plus violent et plus viril d'affirmer ses droits à la liberté dans l'amour. Car la vérité est là, madame. Il faut bien vous le dire. Vous n'avez pas plus le droit de soustraire un être au rayonnement des tendresses immortelles éparées partout où fleurit la beauté, que celles de l'arracher à la lumière et à la chaleur du soleil. Faites-lui si douce votre ombre qu'il s'y réfugie de lui-même, mais ne soyez pas les portes du cachot qui lui défendra la clarté. Que, si vous le laissez lire dans votre âme jalouse, il n'y voie que la douleur sombre d'un demi-abandon, mais non pas la révolte inutile contre une loi qui est toute à son profit. Car il a le droit de répondre à vos colères qu'on n'aime pas qui on veut, et qu'il n'est en rien responsable des tendresses qui lui sont venues au cœur. Il sera dans la vérité séculaire en invoquant, contre vos récriminations, la fatalité de l'Amour.

Que celui-ci, s'il est tel que vous le dépeignez, vous inspire donc, seul, et vous fasse ingénieusement à détourner, de nouveau, vers vous, le cours même de cette fatalité. La mer de nos sentiments a du flux et du reflux et comme la vague sur le sable, notre cœur revient, plus d'une fois, battre la même plage. C'est à un de ces moments que vous pouvez peut-être le surprendre et le retenir à jamais. Mais gardez-vous, pour y réussir, de l'emprisonner dans les algues amères du reproche comme le poisson glissant et rétif. Faites-lui

plutôt, comme à l'oiseau blessé, un nid très doux dans l'or vivant de vos cheveux et dans la douceur de vos caresses.

Voyez-vous, madame, c'est une des folies d'une humanité qui semble n'avoir rien appris de cette recherche constante et implacable de nos responsabilités personnelles dans l'encre mystérieuse du destin. Nous mettons imbecile à nous croire maîtres de nos actes, que nous ayons nécessairement à en porter la peine vis-à-vis les uns des autres. Nous prenons un plaisir cruel à nous croire libres dans la cage où le sort nous roule armés les uns contre les autres. C'est surtout dans les choses de l'Amour que cette illusion est monstrueuse et féconde en injustes maux — «C'était l'âge d'or, dit un vers exquis de Théocrite, quand celui qui aimait était toujours aimé en retour.» Oui, certes, l'âge d'or et de toutes les félicités réelles. Mais ce serait encore l'âge d'argent que le temps où tous ceux qui aiment auraient une pitié immense de ceux qui aimeraient; où tous les amants, indulgents les uns aux autres, se sachant, comme c'est vrai, les victimes d'une même fatalité, n'auraient de souci qu'à s'en amortir les uns aux autres les inévitables coups; où toute souffrance causée par une réelle tendresse sacrée et consolable à celui-là même qu'elle déchire aussi; où toute cette fusée stratège amoureuse, cette petite guerre inerte dont vous me demandez, madame, un des préceptes aujourd'hui, serait place à une grande mansuétude rayonnante sur tous les cœurs largement ouverts et orgueilleux, bien que saignants de leurs divines blessures. Car toute blessure de l'Amour vient d'un Dieu.

Qu'il se serait l'âge d'argent que celui où se plaintraient ensemble, et mélangeraient leurs larmes dans l'oubli de toute amertume, tous ceux qui souffrent du même mal et se sont inconsciemment blessés les uns les autres dans une mêlée dont ils n'ont pas le secret. En attendant, madame, que vous montriez ou non votre jalousie, rappelez-vous qu'un n'a raison de la tendresse que par la tendresse, et ne cherchez de salut qu'à tenter de vous faire à mer encore, si toutefois vous avez cessé d'être aimée.

A. S.

EN ZIG-ZAG

Les journaux allemands reproduisent à l'envi une anecdote dont le héros est le peintre suisse Arnold Böcklin, alors à ses débuts. Celui-ci aurait lui-même raconté cette histoire dans une «vance» de la «Commission fédérale des beaux-arts». Il tenait d'écarter une nature morte commandée par un mécène balaïs. Il avait peint avec amour toutes sortes de fruits, entre autres un plantureux melon. Mais ces divers comestibles n'eurent pas le don de plaire à l'amateur, dont ils devaient orner la salle à manger. L'œuvre de Böcklin fut refusée. Le peintre remporta son tableau la mort dans l'âme; puis, désirant utiliser encore la toile, il se mit en devoir de la gratter avec un couteau.

Les menus fruits, satellites du melon, disparurent rapidement; mais, au moment de porter l'acier dans la pièce principale, Böcklin s'arrêta, comme, devant une sorte d'humidité. Le couteau lui manqua de consumer le sacrifice. Une idée géniale germa alors dans son cerveau. Il saisit un pinceau, et fit du melon le centre d'une sirène nageant entre deux eaux. L'effet produit parut merveilleux à l'artiste. Il se mit dès lors à peindre des sirènes en masse. Mais la première en date est celle qui sortit d'un melon idéalisé. C'est là un point d'histoire acquis.

Les cheveux de notre tête sont comptés. Les statistiques, à qui rien de ce qui s'additionne ne saurait échapper, ont fait état, on n'a pu le peiner de dénombrer les éléments constitutifs d'un chevelure humaine. Un des consciencieux savants qui ne reculent devant aucune peine, même superflue, a eu la patience

mettez à la recherche de la baronne... Ah! oui, la maison vous gêne un peu, mais vous n'avez pas le droit de la baronne? Vous l'attendrez dans un petit salon du bas, je vous l'y amènerai.

Cette proposition achève de l'égarer, tandis que Pierre, ahuri, hésitant, à l'idée d'être introduit de la sorte chez Silvano d'Aulnay.

Co n'était guère sa place. Pourtant, il serait allé chez le diable, et il y était allé parfois déjà, avec l'abbé Rose, dans l'espoir de soulager une misère.

Duthill, qui se méprenait, baissa encore la voix, pour une suprême confiance. — Vous savez qu'il a tout payé là-dedans. Oh! vous pouvez venir sans crainte. — Mais, certainement, je vais avec vous, dit le prêtre, qui ne put s'empêcher de sourire à son tour.

Le petit hôtel de Silvano d'Aulnay, très luxueux, d'un luxe délicat et un peu galant de temple, était situé avenue d'Antin, près de l'avenue des Champs-Élysées. La presse de ce sanctuaire, où les orfèvres des vieilles damatiques laissaient sous le reflet mauve des vitraux, venait d'avoir vingt-cinq ans, petite et mince, d'une beauté brune adorable; et tout Paris connaissait son délicieux visage de vierge, le doux ovale allongé, le nez fin, la bouche petite, avec des joues candides et un menton naïf, sous les bandeaux de ses cheveux noirs, qu'elle portait épais et lourds, cachant le front bas.

La raison de sa célébrité était précisément cet air étonné et joli, cette infinie pureté de ses yeux bleus, toute cette innocence pudique quand elle voulait, faisant contraste avec l'admirable fille qu'elle était au fond, de la

d'examiner à la loupe, sur la tête de quelques-uns de ses semblables, une surface d'un pouce carré, d'évaluer avec un soin précis le nombre de cheveux qui la décoraient; puis résumant et comparant les résultats de ses diverses observations, d'établir la densité moyenne de notre système pileux.

Un pouce carré de cuir chevelu contenait, d'après lui, 1,000 cheveux. Ce chiffre admis pour base, une simple règle de trois permet de supputer aisément le nombre total d'unités capillaires qui forment l'ornement d'une tête bien constituée. C'est extrêmement simple. Mais, par malheur, la vérité vraie est presque toujours plus complexe que la vérité scientifique. Et, comme à une statistique on peut toujours opposer une autre, un second savoir, non moins autorisé que le premier et non moins digne de foi, affirme que ces chiffres sont absolument inexacts et qu'il importe, avant toute chose, d'établir en cette matière une fondamentale distinction. La densité du système capillaire est, paraît-il, essentiellement subordonnée à la couleur du poil.

Nul n'ignore que les blondes chevelures passent en finesse toutes les autres; il n'est donc pas surprenant que, sur une surface égale, les cheveux clairs soient plus abondants que les cheveux foncés. Les observations du second savoir lui ont permis de vérifier l'exactitude de cette hypothèse. Après une longue et scrupuleuse enquête, il a acquis la conviction que le nombre moyen de cheveux devait être fixé à 140,000 pour les têtes blondes, à 103,000 pour les brunes, à 99,200 seulement pour les rousses. Il ne manquait point de gens, surtout parmi ceux qui ont abusé de la pensée ou de la fête, pour déclarer que ces évaluations sont fort exagérées.

(A suivre).

NOS ÉCHOS

La Patrie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS
Messieurs les socialistes sont invités à assister à l'Assemblée générale qui aura lieu dimanche 30 Janvier à 1 h. 1/2 de l'après midi au siège de la Société, rue Mercedes, num 1 A
Le Secrétaire, P. Legrand.

Sociétés françaises.

Dimanche dernier au local de la Société de Secours mutuels rue Arcep 338, a été élu la nouvelle administration pour l'exercice de l'année 1898. Ont été élus: M. M. Dupuy; Bignolas S.; Casteran J. B.; Seré B.; Destéban R.; Lacassagne A.; Millas E.; Cassy Franck; Esquer J. P.; Hardy P.; Sanson L.; Estébenet E.; Cassou E.; Bidaud L.; Fiollet S.; Mirande P.; Bidart J. B.; Gebelin A.; Fauqué J.; Imbert C.; Clisac G. T.

Commission de révision des comptes; M. P. Larnaudie C.; Perret J.; Poussin P.

Vendredi prochain il sera procédé à la formation du bureau.

— Nous avons reçu le Rapport annuel de la Société La Patrie. Nous le publierons demain.

Centenaire.

Nous relevons dans les décès du 23 janvier courant, celui qui suit:

Maria Echart, française, cent ans, veuve, rue Camaras, 239.

De la campagne.

On écrit du Salto que la santerello a de nouveau envahies vignobles de San Antonio et s'y maintient quelques efforts qu'on fasse pour l'en chasser.

La grille, de son côté, a fait des ravages assez sérieux. Il y a des propriétaires, un M. Lapachet, entre autres, dont la récolte, dit-on sera diminuée de 50 %.

perversité la plus monstrueuse, avouée, affichée, telle qu'il en puisse dans le terroir des grandes villes. On raconte sur ses gosses, sur ses fantaisies, des choses extraordinaires. Les uns la disaient fille d'un concubine, les autres d'un médecin. En tout cas, elle avait dû se faire une instruction et une éducation, car elle ne manquait, à l'occasion, ni d'esprit, ni de style, ni de tenue. Elle roulait dans les théâtres depuis dix ans, applaudie pour sa beauté, et elle avait même fini par obtenir de grands succès, dans les rôles de jeunes filles très pures, de jeunes femmes amantes et persécutées.

Mais, depuis qu'il était question de son entrée à la Comédie-Française, pour y jouer le rôle de Pauline, dans Polyxène, des gens s'indignaient, d'autres s'égarèrent, tellement l'idée paraissait saugrenue attentatoire à la majesté de la tragédie classique.

Elle, tranquille et tête, voulait cette chose, et elle voulait bien, certaine d'obtenir, avec l'insolence de la fille à qui les hommes n'avaient jamais rien pu refuser.

Ce jour-là, dès trois heures, Gérard, qui ne savait comment tuer son temps, avait d'aller attendre Ève, rue Malignon, avait en l'idée de monter patienter dans le voisinage, chez Silvano. Celle-ci était un ancien caprice, il était resté en des intimes du poète hôte, il s'y oubliait, même encore parfois, quand la jolie fille s'ennoyait. Mais il venait de la trouver furieuse, et il était là, en simple ami, allongé dans un des profonds fauteuils du salon violet or, en train d'écouter sa plainte.

(A suivre).

amxyx

POTIN
POTIN

COLLÈGE CA

SOUS LES AUSPICES DE

**POTIN
POTIN
COUIN**

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ENSEIGNEMENT
RUE SORIANO 127

Directeur: LOUIS P

L'enseignement est dévoté en trois parties:

Le Cours primaire Supérieure . (Cours Supérieur dirigé par
(Cours Moyen dirigé par le p
(Cours Inférieur dirigé par le p

La méthode d'enseignement est essentiellement française
simultanément en français et en espagnol les élèves parlent
En plus:
Tous les jours *Cours d'Anglais* dirigé par le professeur
Et les jeudis cours de *dessin* dirigé par L. Pardenes

LY **NOTA.**—Le Cours Inférieur est gratuit pour les enfants français. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admissibles sont traités comme en famille.

Trois fois par semaine: Lundi, Mercredi et Vendredi gratuits de langue française.

KANANGA DEL JAPON
RIGAUD y Cia Parfumerías

PARIS — 8, Rue Vivienne, 8 — PARIS

El Agua de Kanangá es la bebida más refrescante que más vigoriza la piel y blanquea el cutis, por tanto es delicadamente.

 **Extracto de Kanangá:** su

perluino para el pañuelo.

Acete de Kananga, tesoro
abrilanta, hace crecer y cuya c

Jabon de Kananga, el más g
al cutis se nacarada transparencia.

Polvos de Kananga, blancos

Depósito en PARIS, 8, Rue Vivienne

Sastrería de A. Lacasse

Recibe constantemente completos surtidos de última moda
das Fabricas de Francia e Inglaterra.

SUCESOR DE "LA JOVEN

ACEITE EXTRA
directo de
gran calidad
de la
Refinería
Nacional
de Chile, Chile
de los Vinos

especial para trajes de marina y librea.

25 de Mayo núm. 298--Mo

Antigua Casa S. FRANGOS, fundada en 1855

[illegible]

EL ESQUILA

Mejor Remedio del mundo para curar la SIDA

LIBROS

Registrada



Marca

METZEN VINCENTI Y C
Misiones 81

JARABE FÉNICO

Este Jarabe contiene el principio activo del alquitrán
 productos irritantes que hacen su absorción desagradable.
 Combate los microbios o gérmenes de las enfermedades
 fijos resultando en las Bronquitis, Asma, Tos, Coqueluche.

Deposito en París: 8, Rue Vivienne, y en las principales



EXC
Caja metalla

SE

es il mas treg
la mas con
la mas
la ma
la
la que contiene r

Se venden en todos los puntos de venta al mismo precio.

P.D.A.S.E. LA

EXC

Fabricante: E.
